Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 45 (1900)
Heft: 1

Buchbesprechung: Bibliographie
Autor: F.F.

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'envoi de ces pièces sera suivi par celui d'un certain nombre d'obusiers de 15 cm. à tir rapide, dont on aurait peut-être mieux fait de ne pas employer l'affût à porter un canon de 45 calibres de longueur.

Devant cette pauvreté de matériel et ce manque de préparation, on comprend la campagne violente de certains journaux anglais contre la Direction de l'artillerie. DE V.

BIBLIOGRAPHIE

Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870. — Essai de critique de la guerre franco-allemande jusqu'à la bataille de Sedan, par *de Woyde*, lieutenant-général de l'état-major général russe. Ouvrage traduit avec l'autorisation de l'auteur par le capitaine *Thiry*, du 79e régiment d'infanterie. Deux volumes in-8o avec un atlas. Paris, 1900. R. Chapelot et Ce, éditeurs.

Nous avons pris, à lire ces deux volumes, un plaisir extrême. Ils constituent un traité de haute science militaire, d'une lecture non seulement intéressante, attachante, grâce aux aperçus originaux qu'ils renferment, mais encore instructive plus que maints ouvrages quotidiennement cités.

Rechercher à l'aide de procédés purement scientifiques, c'est-à-dire par l'analyse méthodique des faits, la cause des constants échecs des Français pendant la guerre de 1870 et celle des non moins constants succès des Prussiens, tel est le problème que pose et que résout d'admirable façon l'auteur.

Il est surabondamment établi, en effet, qu'à plus d'une reprise les Français ont eu la victoire entre les mains; elle dépendait d'eux; leurs adversaires la leur offrait pour ainsi dire. A Spikeren, à Frœschwiller, où malgré leur infériorité numérique, ils auraient dû l'emporter; plus encore, à Mars-la-Tour, à Noiseville, où, à l'avantage de la situation s'ajoutait pour eux la supériorité, une très grande supériorité du nombre, les Français avaient tous les moyens d'infliger à leurs adversaires des défaites sérieuses, parfois décisives.

Ils n'y parvinrent pas. Pourquoi ?

Leurs généraux manquaient-ils d'intelligence ? Sans doute, quelques-uns n'avaient peut-être pas le développement intellectuel que l'on est en droit d'exiger d'hommes ayant autant qu'un chef de troupes la responsabilité de centaines, de milliers de vies humaines. Cependant, dans l'ensemble, leurs facultés individuelles leur auraient permis d'être, non seulement de bons manieurs d'hommes, mais des cerveaux capables de réflexion, de raisonnement et d'initiative. En tant qu'intelligence et qualités morales, leur recrutement était certainement suffisant.

Est-ce la troupe qui manquait de bravoure, de dévouement, d'entraînement ? Quelle erreur ce serait de le croire. Admirables soldats au contraire que ces lignards, ces zouaves, ces turcos, qui, contre des forces dix fois supérieures quelquefois, se cramponnent au sol, ne reculant que semelle après semelle, jouant de la bayonnette comme pas un, intrépides dans leurs retours offensifs, et qui, après avoir perdu le 50, le 60 % de leurs effectifs, en imposent encore à leurs vainqueurs par leur attitude martiale, par leur ténacité dans la résistance.

Non, non; ces soldats sont bien toujours du bois dont les taillait un

Napoléon. Sous un chef comme lui, ils auraient, tout comme autrefois, fait leur tour d'Europe et proclamé leur valeur sur cent champs de bataille.

L'armement était donc inférieur à celui des Allemands? Celui de l'artillerie, oui. Cette dernière ne put pas toujours procurer à l'infanterie l'appui dont elle aurait eu besoin. Sa grande mobilité ne parvint pas à compenser la médiocrité de ses projectiles. Quant aux trop célèbres mitrailleuses, mieux vaut n'en pas parler.

Mais l'armement de l'infanterie française était incontestablement supérieur à celui de l'infanterie allemande. Le chassepot permit fréquemment de pousser jusqu'à l'héroïsme la défense des positions.

Comment donc, par quel extraordinaire concours de circonstances l'armée française subit-elle, sans même un retour momentané de la fortune, une série de revers dont l'histoire des guerres ne fournit aucun précédent? Ce ne peut être l'effet du hasard. Les défaites françaises ressemblent trop les unes aux autres pour que le hasard soit le coupable; et les victoires allemandes témoignent d'une méthode trop constante dans son application pour être des cas fortuits.

Si les Français ont été si effroyablement battus, « c'est qu'il y a des systèmes vicieux, qui pèsent sur une armée entière, comme sur les individus en particulier, et leur enlèvent la liberté de déployer toute leur intelligence et leur force de volonté. »

« Tel est, dit le général de Woyde, le système néfaste de centralisation à outrance, qui enchaînait le génie français. Il a frappé de stérilité les efforts les plus héroïques, tentés par l'armée française dans cette malheureuse guerre de 1870-1871

» Dans une étude sur cette guerre, je suis arrivé à cette conclusion que la *véritable cause des malheurs immérités qui ont frappé la valeureuse armée française et ses chefs est à chercher dans le système de commandement, et non dans les personnes qui en ont été les victimes* »

Et plus loin, l'auteur ajoute, précisant encore sa conclusion :

» *La véritable cause des fautes et négligences des chefs français en sous-ordre doit être attribué à la fausse conception qu'avait le commandement français de ses droits et devoirs, à l'habitude invétérée de la subordination aveugle et inerte, érigée systématiquement en principe absolu et ayant force de loi à tous les degrés de la hiérarchie.* »

Napoléon Ier avait légué aux Français le principe dirigeant de haut commandement quand il avait dit :

« En règle générale, le haut commandement doit indiquer seulement la direction générale, déterminer simplement les buts à atteindre; quant aux moyens à employer pour y parvenir, ils doivent être abandonnés au libre choix des organes d'exécution, sans quoi le succès est impossible ».

Les Français du second Empire ont oublié ce précepte. Les Allemands, au contraire, l'ont repris, l'ont médité; ils en ont recherché la mise en pratique la plus intensive, celle qui devait leur permettre de déployer son maximum d'effet. Là est le secret de leur force. Par l'initiative intelligente des chefs, à tous les degrés de la hiérarchie, ils ont capté la victoire. En plus d'une circonstance, ils l'ont enrôlée sous leurs drapeaux, malgré les fautes initiales du commandement supérieur, comme dans les opérations devant Metz, malgré l'absence de tout commandement supérieur, comme à Forbach, comme à Frœschwiller aussi, au moins pendant la première partie de la bataille, comme à Borny le 14 août. Dans tous ces cas, les vrais vainqueurs furent les chefs en sous-ordre, qui, à la passivité des sous-ordres français attendant toujours l'impulsion de dehors, surent opposer une initiative intelligente, hardie, ravissant le succès.

Cette vérité, le général de Woyde la fait ressortir de l'étude de toutes les batailles où fut engagée l'armée impériale, depuis la simple et ridicule affaire de Sarrebruck jusqu'à l'affreux désastre de Sedan. Forbach, Frœschwiller, Borny, Rezonville, Saint-Privat, Noiseville, Nouard, Beaumont, Sedan, lui fournissent la matière de parallèles saisissants entre les procé-

dés des deux belligérahts. Et chaque fois ressort des faits avec plus de clarté, avec plus de force, cette vérité que dans la guerre contemporaine la victoire est à celui dont les chefs possèdent le plus ces qualités primordiales : *le courage de la responsabilité, et, par suite, l'esprit de décision et d'initiative.*

Le système du commandement français non seulement ne permettait pas le développement de ces qualités chez les sous-ordres, mais encore le comprimait chez ceux qui, d'eux-mêmes, auraient été tentés de le rechercher. Le général de Woyde en fournit des preuves multipliées, ce qui lui permet de conclure par les thèses suivantes, qui formulent autant de conséquences du système français :

I. — Reconnaissance de la haute importance de l'offensive, qui est le moyen essentiel, pour ne pas dire unique, d'atteindre le but poursuivi à la guerre ;

II. — Centralisation purement théorique, ne répondant nullement aux besoins de la pratique et déniant à tout inférieur le droit de penser et d'agir sans ordre. A côté de cela, une connaissance complète de la nécessité d'organiser solidement, et d'une manière permanente, tous les rouages du commandement d'une grande armée et d'en vérifier constamment le bon fonctionnement ;

III. — Abstraction complète faite de la personnalité des sous-ordres, — par suite d'une centralisation à outrance ;

IV. — Absence de toute initiative chez les subordonnés, qui avaient contracté l'habitude d'attendre, pour agir, qu'on les mît en branle, — toujours par suite de l'annihilation de leur personnalité ;

V. — Inaptitude à se servir de la cavalerie et méconnaissance complète de son rôle, dans le service de découvertes, — par suite de la passivité des chefs en sous-ordre ;

VI. — Incertitude au sujet de l'ennemi, due à l'absence de renseignements ; elle eut pour conséquence des tâtonnements à l'aveuglette, qui se produisaient sur de simples bruits alarmants ;

VII. — Renonciation complète à l'initiative, parce que toute volonté avait été tuée chez les subordonnés par une centralisation poussée à l'extrême.

Dans notre armée de milices, où les officiers ne peuvent, au milieu des multiples occupations de leur carrière civile, consacrer que des loisirs limités à leur instruction militaire, il n'est pas toujours aisé de choisir les lectures les plus utiles, et qui peuvent procurer le maximum de connaissances dans un minimum de temps.

Les deux volumes du général de Woyde apportent aux officiers une des solutions du problème. Nous recommandons vivement leur étude, d'ailleurs pleine d'attrait, à nos camarades. Ils y trouveront un excellent complément à l'enseignement de nos écoles centrales. Ils y trouveront aussi d'abondants sujets de méditations, et comparant certaines situations des combats de 1870 à certaines situations de nos manœuvres, ils verront plus nettement, d'une façon plus vivante, les fautes qu'il faut savoir éviter, et les qualités qu'il faut savoir acquérir.

Que ceux qui tiennent à se créer une bibliothèque militaire réellement utile, composée des quelques livres — il n'en faut pas beaucoup quand on s'attache à la qualité — qui peuvent illustrer d'une manière instructive et complète les préceptes de notre règlement d'exercice, que ceux-là jettent un regard, avant d'arrêter leur choix, sur l'ouvrage que nous leur recommandons. Au plaisir qu'ils éprouveront à lire dans un très bon français, qui ne rappelle nullement la traduction, un récit clair et sans longueur, de la campagne de 1870, s'ajoutera celui de compléter les connaissances indispensables à l'exercice d'un commandement.

F. F.

Lausanne. — Imp. Corbaz & Cie.